

LES CHEVAUX D'ÉCLAIRS ET DE VENT

Que mon conte soit beau et se déroule comme un long fil !

Il était deux jumeaux qui se ressemblaient absolument : même chevelure blonde, mêmes yeux bleus, même teint blanc, même taille. L'un s'appelait Ahmed et l'autre Mehend. Leur mère, pour les distinguer, avait percé à l'un l'oreille droite et à l'autre la gauche. Ils lui étaient aussi chers que le haut-ciel car elle était veuve et n'avait qu'eux au monde.

Leur père leur avait laissé des biens. Dès qu'ils le purent, les enfants allèrent aux champs et gardèrent les troupeaux. Ils vécurent sans souci jusqu'à l'adolescence. Mais un jour l'un dit à l'autre :

— Cette vie me déplaît. Me rendre, le matin, de la maison aux champs et, le soir, des champs à la maison, non ! Je suis las des prairies et du ciel d'ici. Je veux découvrir le monde.

— Oh ! mon frère, répondit l'autre, notre mère n'a que nous... Mais le premier, Mehend, reprit :

— Tu veilleras sur notre mère, sur notre maison et sur nos biens. Et je partirai seul sur mon cheval d'éclairs et de vent. Je prendrai ma carabine, mon sabre et l'un de nos lévriers (je te laisserai l'autre). Je mettrai en terre un arbre : tant que ses feuilles seront vertes, sois sûr que là où je me trouverai je me porterai bien. Si tu les vois jaunir, alors dis-toi qu'il m'est arrivé malheur et vole à mon secours. Le lévrier que je te laisse te conduira jusqu'à moi.

Il prit son sabre, sa carabine, son lévrier et il partit sur son cheval d'éclairs et de vent.

Il voyageait depuis peu lorsqu'il rencontra des chevriers. Ils étaient fort ennuyés et agités. Ils lui dirent :

— Le chacal nous mange toutes nos bêtes. Cette nuit nous le guetterons.

— Je veillerai avec vous, déclara le jeune homme.

— Si tu nous en délivres, reprirent les chevriers, nous te donnerons une chèvre.

Il tua le chacal vers le milieu de la nuit, choisit au matin sa chèvre et dit aux chevriers :

— Gardez-la moi jusqu'à ce que je revienne.

Et puis il s'éloigna. Il chevauchait depuis longtemps, lorsque des bergers l'arrêtèrent :

— Pour Dieu, lui dirent-ils, tue-nous l'oiseau de proie qui prend entre ses serres nos agneaux !

A l'heure où le soleil est le plus puissant, à l'heure chaude où les bergers se reposent sous les arbres, un aigle descendit du ciel. Comme il allait fondre sur un agneau, il reçut un coup mortel et s'abattit sur le sol, les ailes étendues. Les bergers s'écrièrent :

— Que Dieu renforce ton bras. Nous te rendons grâce ! Maintenant, choisis ta brebis.

Il désigna la plus belle et dit :

— Gardez-la moi jusqu'à mon retour.

Et il poursuivit son voyage. Il alla, il alla et puis des bouviers l'aperçurent. Ils accoururent pour lui dire :

— C'est Dieu qui t'envoie pour nous délivrer d'un tigre monstrueux qui, chaque nuit, dévore une de nos bêtes.

Le jeune homme vint à bout du tigre. Les bouviers lui donnèrent une vache (la plus belle). Mais il leur dit :

— Gardez-la moi, je reviendrai.

Et il remonta sur son cheval d'éclairs et de vent. Il parcourait de grands espaces découverts, lorsque des gardeurs de juments s'élancèrent pour lui barrer le chemin :

— Ta renommée est venue jusqu'à nous, s'écrièrent-ils. Accepte notre hospitalité et tue-nous le lion qui, non seulement la nuit, mais le jour, nous enlève nos juments.

Le jeune homme se cacha derrière un arbre et guetta le lion. Il l'entendit de loin s'avancer en rugissant. Il le laissa approcher et le visa au front, entre les yeux. Le lion s'écroula et le jeune homme reçut une noble jument. Mais il dit à ceux qui la lui offraient :

— Gardez-la moi jusqu'à mon retour :

Et il s'éloigna sur son cheval d'éclairs et de vent. Mais des chameliers l'arrêtèrent. Ils lui dirent :

— Nous connaissons tes prouesses ; tu as tué un tigre, un lion. Mais nous, nous ne savons quel fauve (tigre, lion ou panthère) nous décime notre troupeau. Si tu en triomphes, nous te donnerons ce que tu voudras.

Le jeune homme tua le fauve (c'était une panthère), choisit une chamelle et dit aux chameliers :

— Gardez-la moi, je reviendrai.

Et puis il se confia à son cheval d'éclairs et de vent et se laissa emporter. Il voyagea, il voyagea la nuit, le jour, la nuit le jour.

Il traversa les fleuves, parcourut les plaines, gravit les monts. Il laissa son pays loin, bien loin derrière lui et il entra dans une fertile et verdoyante contrée. Un grand village lui apparut ; il y pénétra. Un crieur public y clamait par les chemins :

— Le sultan fait savoir : « A celui qui délivrera mon royaume du dragon-aux-sept-têtes qui interdit aux gens et aux bêtes l'approche de la fontaine, qui les condamne à mourir de soif, j'accorderai ce qu'il demandera. »

Mehend se rendit à l'endroit où se réunissaient les vieillards et les notables. Il s'avança vers eux et demanda :

— Renseignez-moi : quel est ce dragon qui condamne à la soif toute la contrée ?

L'un d'entre eux répondit :

— C'est un dragon qui a sept têtes et une queue redoutable ; il se tient près de la fontaine. L'homme ou l'animal qui se hasarde jusque-là est perdu : il est pris entre les sept têtes et la queue du dragon et, en un éclair, il ne reste rien de lui.

Le jeune homme réfléchit et, à nouveau demanda :

— Parmi toutes les richesses du sultan, quelle est la plus précieuse ?

— Sa fille, répondit le plus vieux de l'assemblée, son unique fille qui surpasse en beauté toutes les filles du royaume. Blanche et rose, gracieuse et sage, ses cheveux sont soyeux et cuivrés comme ceux du maïs. Combien sont venus vainement de toutes parts pour l'épouser ! Le sultan ne la donnera qu'à un homme valeureux, capable de prouesses.

— Demain, au point du jour, vous me mènerez vers le dragon-aux-sept-têtes, déclara Mehend.

Le lendemain, il se leva dès l'aube. Il prit son sabre, emmena un berger et son troupeau pour attirer le dragon. Et il suivit le chemin de la fontaine, accompagné des vieillards et des notables. A leur approche, la fontaine se mit à écumer et le dragon montra l'une de ses têtes : le jeune homme la coupa :

— Celle-là n'est pas ma tête ! dit le dragon.

Mehend répliqua :

— Celui-là n'est pas mon coup !

Le dragon montra une autre tête. Le jeune homme la trancha. Le dragon dit encore :

— Celle-là n'est pas ma tête !

Et le jeune homme répondit :

— Celui-là n'est pas mon coup !

Par six fois le dragon montra une tête et cette tête fut tranchée ; par six fois il dit :

— Celle-là n'est pas ma tête !

Et Mehend répondit :

— Celui-là n'est pas mon coup !

Le dragon montra enfin la septième tête, de toutes la plus monstrueuse. Le jeune homme alors prit son sabre à deux mains et la fit voler au loin. Les champs furent à nouveau irrigués. Et les femmes purent s'approcher de la fontaine avec leurs cruches et leurs outres, et les bêtes se désaltérer. Les vieillards et les notables, muets d'admiration, conduisirent Mehend au sultan.

— Mon fils, que me demanderas-tu ? lui dit le sultan. Ce que tu exigeras de moi tu l'obtiendras. N'as-tu pas triomphé du dragon et n'ai-je pas déclaré : « Que celui qui nous en délivrera parle et il aura ce qu'il voudra ». Je n'ai qu'une parole.

— Ce que je te demanderai, tu me l'accorderas ? insista le jeune homme.

— Je te l'accorderai, reprit le sultan. Parle !

— Alors, Dieu veuille t'inspirer de me donner ta fille !

Le sultan garda un instant le silence et puis il répondit :

— Après-demain, sortiront de mon palais cent jeunes filles. Si tu parviens à reconnaître ma fille parmi elles, emmène-là, elle est à toi.

Et il fit crier par tout le royaume :

— Que quatre-vingt-dix-neuf jeunes filles, après-demain, revêtent leurs habits les plus riches, se parent de tous leurs bijoux, montent des juments bleues et se rendent à mon palais !

Au jour dit, quatre-vingt-dix-neuf jeunes filles, habillées d'or

et d'argent, la tête ornée de longs voiles de soie étoilés d'or, de longs voiles flottants, quatre-vingt-dix-neuf jeunes filles montées sur des juments bleues aussi vives que le vent, sortirent du palais, l'une après l'autre. Un peu à l'écart, son lévrier près de lui, Mehend les regarda passer. Chaque fois que l'une apparaissait, le sultan demandait :

— Est-ce celle-là ?

Et le jeune homme répondait :

— Non !

Elles défilèrent lentement devant lui, plus merveilleuses les unes que les autres, sans qu'il en arrêtât aucune. C'est alors que se montra la centième, vêtue très simplement. Elle sortit du palais, montée sur une jument blanche qui boitait un peu. Le lévrier partit le premier et Mehend s'élança. Il prit dans ses bras la jeune fille si belle qu'autour d'elle tout semblait plus lumineux. Il l'éleva dans les airs, l'assit devant lui sur son cheval d'éclairs et de vent, et la ramena au palais.

Les noces durèrent sept jours et sept nuits. Le sultan y convia tous ses sujets. Aux quatre-vingt-dix-neuf jeunes filles, il offrit des présents. Lorsque prirent fin les réjouissances, il dit à son gendre qui était grand chasseur :

— Tu pourras parcourir mon royaume, aller partout où il te plaira, sauf du côté de la forêt, car tous ceux qui ont suivi cette direction ne sont pas revenus !

Un temps, le jeune homme respecta cette recommandation. Il partait dès l'aurore, accompagné de son lévrier, sur son cheval d'éclairs et de vent. Il chassait tout le jour et ne rentrait qu'à la tombée de la nuit. Mais quand il eut parcouru tout le royaume, qu'il en eut exploré les bois et qu'il ne lui resta plus rien à découvrir, il s'ennuya. La princesse était heureuse, et le sultan content de lui. Mais, Mehend, lui, était las de revoir les mêmes prairies, les mêmes montagnes, les mêmes bois, de repasser par les mêmes chemins. Il se dit un soir, dans son cœur : « Pourquoi le sultan m'a-t-il interdit l'approche de la forêt, pourquoi ?... Sans doute quelque merveille s'y cache-t-elle et ne veut-il pas que je la voie ? »

Il se leva dès l'aube, emmena son lévrier, monta son cheval d'éclairs et de vent et s'éloigna dans la direction qu'il n'aurait jamais dû prendre. Il atteignit la forêt comme le soleil se montrait ; il s'y enfonça. Il en traversa la zone la plus épaisse. A

peine en émergeait-il qu'il entendit le bruit de l'eau. Ce bruit le guida vers la rivière. Il la franchit et c'est alors que lui apparut un jardin ! En vérité le plus prodigieux qui se puisse voir car tous les fruits du paradis s'y trouvaient et toutes les fleurs et tous les oiseaux. Il s'écria :

— Je comprends maintenant pourquoi le sultan craignait que je m'approche de la forêt !...

Il avançait avec lenteur, sur son cheval d'éclairs et de vent, s'émerveillant de tant de richesses octroyées par Dieu. Tseriel, l'ogresse, l'épiait mais il ne la voyait pas. Lorsqu'il fut au cœur du jardin, elle se montra et lui dit :

— Bienvenu sois-tu, sois le bienvenu, Mehend mon fils ! Il y a si longtemps que l'on me parle de toi et que je t'attends !

Elle le saisit et l'avala. Elle avala aussi le cheval d'éclairs et de vent et le lévrier.

Alors, les feuilles de l'arbre que Mehend avait planté avant son départ, se mirent à jaunir. Ahmed qui les surveillait s'en aperçut aussitôt. Il pensa : « Mon frère est en danger. » Il courut vers sa mère et lui dit :

— Un malheur est arrivé à mon frère, je pars. Prépare-moi des provisions de route et que tes bénédictions m'accompagnent !

Il monta son cheval d'éclairs et de vent, appela son lévrier, prit son sabre, sa carabine et, à son tour, s'éloigna. A peine sortait-il du village que des chevriers l'appelèrent :

— Ta chèvre s'est multipliée, viens voir tes chevreaux !

Il répondit :

— Je reviendrai.

Et il pensa : « Quel bonheur ! mon frère est donc passé par là. » Plus loin, il rencontra des bergers. Ils lui dirent :

— Ta brebis est devenue troupeau !

Il répondit :

— Laissez-moi, je reviendrai.

Et il alla, il alla sur son cheval d'éclairs et de vent. Mais des bouviers l'aperçurent qui essayèrent en vain de l'arrêter :

— Emmène ta vache et tes veaux !

Il leur dit :

— Je reviendrai.

Et il passa. Il atteignait les grands espaces découverts qu'avait

traversés Mehend son frère, lorsque des gardeurs de juments accoururent :

— Te voici enfin revenu ! Emmène ta jument et ses poulains.

Mais il leur cria :

— Je reviendrai !

Il leur fit signe de s'écarter et passa. Son cheval l'emportait si vite qu'Ahmed distinguait à peine le paysage. Des chameliers s'élancèrent pour lui annoncer joyeusement :

— Ta chamelle et tes chamelons t'attendent !

Mais il passa devant eux comme l'éclair. Il voyagea, il voyagea la nuit et le jour, les yeux attachés sur son lévrier qui semblait voler tant il courait. Tout à l'espoir de retrouver son frère, Ahmed s'abandonna à son cheval d'éclairs et de vent, franchit les fleuves, parcourut les plaines et gravit les monts. Lorsqu'à son tour il pénétra dans une riche et verte contrée, le soleil se levait. Un grand village lui apparut, le village que son frère avait délivré du dragon.

Le lévrier ralentit son allure. Le cheval l'imita et le jeune homme vit s'avancer vers lui une foule énorme.

— Te voici donc enfin, Mehend ! lui criait-on de toutes parts. Tu as été absent si longtemps ! T'es-tu rendu dans ton pays?... La fille du sultan, ta femme, a accouché en ton absence d'un garçon.

Le sultan lui-même survint :

— D'où reviens-tu ? demanda-t-il. J'étais si inquiet pour toi ! C'est alors qu'Ahmed parla. Il dit :

— Vous vous trompez. Je ne suis pas Mehend, je suis son frère. Lorsque Mehend partit, nous plantâmes un arbre. Ses feuilles s'étant mises à jaunir, j'ai compris qu'il fallait me mettre immédiatement à la recherche de mon frère.

Le sultan le regarda longuement et finit par dire :

— Mon fils, ton frère vivait heureux parmi nous. Sa renommée l'avait précédé jusqu'ici ; le bruit de ses exploits était parvenu jusqu'à moi. Le long de son voyage, il avait semé le bien, tué un chacal, un aigle en plein ciel, un tigre, un lion, une panthère. Lorsque Dieu nous l'envoya, le dragon-aux-sept-têtes régnait sur nous et nous condamnait à mourir de soif. Ton frère entra dans ce village comme j'y faisais crier : « A celui qui nous délivrera du dragon-aux-sept-têtes, je donnerai ce qu'il demandera. » Il en triompha et je lui donnai ma fille aux cheveux de

soie, mon unique fille aussi chère à mes yeux que le haut-ciel et plus chère que mon royaume et tous les royaumes de la terre. Je savais ton frère grand chasseur. Je lui dis un jour : « Voici mon royaume ; tu pourras le parcourir au gré de ta fantaisie, aller à l'est, à l'ouest, au sud, au nord, aller partout sauf du côté de la forêt, car tous ceux qui ont suivi cette voie ne sont pas revenus ! » Nous vivions en paix. Nous vivions heureux. Ma fille allait bientôt nous donner un enfant. Et nous espérions voir mon palais se peupler de petits princes et princesses, lorsque ton frère partit pour ne point revenir. Nous pensâmes : « Sans doute a-t-il eu la nostalgie de son pays?... Maintenant, je crains qu'il ne soit allé du côté de la forêt et qu'il ne lui soit arrivé malheur ! »

Ahmed écouta et repartit à la recherche de son frère sans même s'être reposé. Il alla voir le Vieux Sage et lui demanda dès le seuil :

— Pourquoi le sultan a-t-il interdit à mon frère l'approche de la forêt ?

— Parce que c'est là que se trouve le jardin de Tseriel, répondit le Vieux Sage. Si Mehend s'y est aventuré, elle l'aura avalé. Mais, si tu parviens à la surprendre et à lui fendre la tête, tu sauveras ton frère car alors tu n'auras qu'à ouvrir avec douceur le ventre de l'ogresse et à l'en retirer.

Ahmed remonta sur son cheval d'éclairs et de vent, appela son lévrier et se dirigea vers la forêt. A l'heure chaude il y pénétra. Il la traversa malade d'impatience, guidé par son chien. A peine eut-il franchi la rivière que Tseriel lui apparaissait immense, dans son merveilleux jardin :

— Bienvenu sois-tu, sois le bienvenu Ahmed mon fils, lui cria-t-elle joyeuse. Depuis si longtemps j'espérais ta venue !

Elle s'approcha, mais plus prompt qu'elle, il la frappa de son sabre à la tête. Elle chavira et s'écroula lourdement.

Alors, il descendit de cheval, prit un fin poignard et fendit doucement, très doucement le ventre de Tseriel. Il retira d'abord le lévrier qu'il étendit au soleil. Et puis son frère. Et enfin le cheval d'éclairs et de vent. Ils étaient devenus tous trois d'une faiblesse d'oiseau mais leur cœur battait. Ils gardaient encore un souffle de vie. Ahmed allongea son frère sur un lit d'herbe et s'assit près de lui en pleurant. Il pleurait et se lamentait :

— Mon frère que faire pour toi?... Mon frère que faire pour toi ?

Tout à coup, il remarqua deux petits lézards en train de se disputer. L'un étourdit l'autre qui tomba inanimé. Ahmed murmura :

— Les animaux aussi se font du mal les uns aux autres !

Mais le lézard qui l'entendit lui répondit avec ironie :

— Pleure sur toi, pleure ta misère, car moi, si j'ai tué mon frère, je saurai bien le ressusciter !

Le petit lézard choisit une herbe, la pressa et fit tomber deux gouttes vertes dans les narines de son frère. Le lézard évanoui éternua, se réveilla et se mit à bouger. Ahmed pensa : « Si le lézard a ressuscité son frère, peut-être moi aussi ressusciterai-je le mien ? » Il cueillit une touffe de la même herbe, il l'écrasa entre ses doigts. Plusieurs gouttes d'eau verte tombèrent sur le visage de Mehend, coulèrent sur ses paupières et pénétrèrent dans son nez. Ahmed le vit revenir à la vie, ouvrir doucement les yeux. De la même manière, il ranima le cheval d'éclairs et de vent et le lévrier. Et puis il traîna le cadavre de l'ogresse jusqu'à la rivière et l'y jeta. Il revint alors sur ses pas, s'émerveillant de toutes les beautés répandues autour de lui.

Ahmed explora le domaine de Tseriel et découvrit sa maison sous les arbres. Toutes les richesses y étaient amassées : matelas, couvertures, tapis, coussins, tentures soyeuses et tous les fruits. Elle regorgeait de figes, de beurre, de lait, de blé, d'huile et d'œufs. Elle regorgeait de figes, de raisins secs, de dattes, d'amandes et de noix. Il s'en réjouit et courut retrouver son frère au jardin. Il le souleva, le prit dans ses bras et le porta jusqu'à la demeure de l'ogresse. Il l'étendit avec précaution sur la couche la plus moelleuse et le regarda intensément dormir. Il lui vit des joues plus pleines et plus colorées : il s'en réjouit et ressortit pour chercher le cheval d'éclairs et de vent et le lévrier qui l'attendaient au jardin.

La nuit trouva les deux frères, assis côte à côte dans la maison de Tseriel. Elle les trouva mangeant des œufs frais, de la galette de blé, du beurre et du miel. Mangeant des fruits et buvant du lait. Ils se reposèrent là quelques jours. Puis, un matin, se souvenant de la jeune princesse et du sultan son père, ils montèrent leurs chevaux d'éclairs et de vent. Précédés de leurs lévriers, ils abandonnèrent le jardin de l'ogresse, franchirent la

rivière, et s'engagèrent dans la forêt. Ils la parcoururent sans hâte, en promeneurs ; ils atteignirent avant midi le village. La nouvelle de leur arrivée se répandit vite d'une rue à l'autre. Des hommes et des enfants les acclamèrent et les accompagnèrent jusqu'au palais.

— J'ai tué l'Ogresse, annonça Ahmed au sultan. La rivière emporte son cadavre vers la mer !

— Dieu te bénisse, mon fils et te couvre de ses bienfaits ! Tu es aussi valeureux que ton frère ! s'écria le sultan.

Et il courut porter l'heureuse nouvelle à sa fille. La princesse pleura de joie en montrant à Mehend son fils. Et la cour et tout le royaume fêtèrent le retour des jumeaux. Mais le lendemain, Ahmed dit :

— Ma mère m'appelle. Je la sens dans la peine et nos champs et nos bêtes m'attendent.

— Moi aussi j'ai le mal du pays, répondit Mehend. Je veux revoir ma mère et lui amener ma femme et mon fils.

Le sultan essaya vainement de les retenir.

A l'heure où la chaleur tombe, la jeune princesse, montée sur une jument bleue aussi vive que le vent, son enfant dans les bras, sortit du palais. Les jumeaux la suivirent, sur leurs chevaux d'éclairs et de vent, accompagnés de leurs lévriers. Ils voyagèrent toute la nuit et tout le jour, laissèrent loin derrière eux le village et la belle contrée verdoyante. Ils parcoururent les plaines, franchirent les rivières, gravirent les monts. Et puis des chameliers les aperçurent :

— Où est ma chamelle ? leur cria Mehend.

Ils la lui amenèrent, entourée de ses chamelons. Elle se rangea derrière les chevaux d'éclairs et de vent. Et les voyageurs s'éloignèrent. Le bruit de leur passage courut comme le vent et les précéda au village natal.

Bientôt, ils virent sur la route, à l'ombre d'un grand arbre, une jument blanche et ses poulains. Mehend reconnut son bien. Il s'en empara et le voyage reprit.

La princesse et les jumeaux traversaient maintenant des espaces découverts. Comme ils longeaient un pré en bordure du chemin, une belle vache rousse, suivie de ses veaux, délaissa l'herbe verte pour se joindre à la jument et aux poulains. Et le voyage se poursuivit.

La princesse, son bébé dans les bras, et les jumeaux avan-

çaient, avançaient toujours mais plus lentement. Ils atteignaient l'endroit où Mehend avait tué en plein ciel un oiseau de proie, lorsqu'ils virent, le long d'un fossé plein de fleurs, une brebis blanche et douce, entourée d'une multitude d'agnelets. La brebis abandonna le fossé et se joignit avec ses agnelets à la vache et aux veaux. Et le voyage reprit encore plus lentement.

Les jumeaux sentaient déjà l'odeur de la terre natale. Ils allaient, ils allaient joyeux sur leurs chevaux d'éclairs et de vent et la princesse, sur sa jument bleue, partageait leur joie.

Le soleil baissait. Des champs de figuiers et d'oliviers bordaient le chemin qu'ils suivaient : une chèvre noire les y attendait ; autour d'elle broutaient des chevreaux plus brillants que la soie. Lorsque les voyageurs apparurent, la chèvre se rangea derrière la brebis, et ses chevreaux, les uns après les autres, l'imitèrent. Et la chevauchée reprit lente, très lente.

La princesse et les deux frères avançaient heureux et las. De temps en temps Mehend se retournait pour contempler ses biens. C'était encore le jour lorsque le village s'ouvrit enfin devant eux et qu'ils y pénétrèrent, suivis de tous les animaux qui leur faisaient escorte.

Lorsque les derniers chevreaux eurent passé les portes du village, c'était la nuit.

Mon conte est comme un ruisseau, je l'ai conté à des Seigneurs.

CHANT D'EXIL

*Le train parcourt la plaine,
Chargé de vin et de salades.
Ma mère, ma mère, je suis un exilé,
Laisse-moi m'en retourner.*

*Le train monte le vallon,
Alourdi de henné.
Ma mère, ma mère, je suis un exilé,
Laisse-moi m'en retourner.*

*Le train longe la rivière,
Chargé de vin et de pavots.
Ma mère, ma mère, je suis un exilé,
Laisse-moi m'en retourner.*

PROVERBES

**Que Dieu prolonge ta maladie, ô Cheikh,
Jusqu'à ce que ma poule se remette à pondre
Et que je t'apporte des œufs !**

La justice s'est exilée.

CHANT D'AMOUR

**— Arrête-toi, jeune fille, écoute :
Aucun mal ne te viendra par moi.
Ecoute, si tu voulais me suivre,
De ce pays nous nous enfuirions,
Avec les oiseaux nous nous envolerions
Et nous atteindrions le ciel.**

— *Quant à moi, je pars avec toi
Jeune homme à la taille de roseau,
Quant à moi, je vais avec toi
Aux pays même les plus lointains.
A toi j'ai donné ma confiance
Sur la terre comme sur les eaux.*

*Quant à moi, je pars avec toi
O jeune oiseau, fils de ramier.
Parmi les chemins qui t'agrément
Choisis en hâte lequel suivre.
Où tu iras, partout, je serai avec toi
Dans la douleur et dans la joie.*

PROVERBE

**Comme la sauterelle qui en a enfanté quatre-vingt-dix-neuf ;
Elle regarde en arrière, disant :
Ma mère, ma mère !
Moi qui mourrai sans postérité !**

CHANT D'AMOUR

*A sa recherche, du matin à la nuit
J'ai parcouru le village tout entier :
Où s'est-il réfugié ?*

*C'est un rameau d'oranger,
Au cœur de l'hiver,
Qui se couvre au printemps de fleurs.*

*Depuis qu'en songe je t'ai vu,
Adolescent mon frère,
A la maison je ne suis revenue.*

PROVERBES

**Il a volé, j'étais témoin
Il a juré (qu'il était innocent) et je l'ai cru !**

**Si l'homme de bien est inquiet,
Que sera-ce de l'homme de mal ?**

Comme qui avancerait dans le brouillard et les ténèbres.

DANSE SACRÉE

*Femmes vénérées des Aïth Ouerthiran,
Vous êtes roses comme des perdrix.
Quand retentit votre serment
Tous les malades sont guéris.*

*Vous des Aïth Ouerthiran,
Prisonnières du métier à tisser,
Vous proférez votre serment,
Le mal s'éloigne des maisons.*

*Femmes des Aïth Ouerthiran
Salut à vous, le jour se lève !*

*Vous aux vêtements de sole,
Aux écharpes immaculées,
Nous vous prions d'implorer Dieu.
Qu'afflue vers nous l'abondance.*

PROVERBE

**La faim qui frappe à la tête,
Le souvenir en reste, si même le ventre est plein.
La faim qui frappe aux entrailles,
Si le ventre est plein, le souvenir en meurt.**